



**Christiane Veschambre** vit à Paris, où elle est née, et dans la Combraille bourbonnaise.

Elle anime des ateliers d'écriture auprès de différents publics, participe à des rencontres, débats et lectures publiques.

Elle a co-fondé et animé la revue Land (1981-1984), et la revue de poésie Petite (1995-2005).

### PUBLICATIONS :

*Le Lais de la traverse*, éditions des Femmes, 1979

*Orées in Manger*, ouvrage collectif, éditions Yellow Now, 1980

*La bambina e la marionetta* in Pinocchio nel paese degli artisti, éditions Mazzotta, Milan, 1982

*Passagères*, éditions Ubacs, 1986, réédition 2010 Ed. Le Préau des Collines

*Les Mots pauvres*, Cheyne éditeur, 1996 (mis en espace au Théâtre Scène nationale d'Evreux en mai 2002)

*La Griffes et les Rubans*, éditions Le préau des collines, 2002

*Haut Jardin* (photographies de Jacques Le Scanff), éditions Le préau des collines, 2004

*La Maison de terre*, éditions Le préau des collines, 2006

*La Ville d'après* suivi de *A propos d'écrire*, éditions Le préau des collines, 2007

*Robert & Joséphine*, Cheyne éditeur, juin 2008. Prix des Explorateurs 2009. Le texte est mis en scène par Jacques Falguières - Scène nationale d'Evreux, Les rencontres sous l'arbre Chambon-sur-Lignon 2010

*Après chaque page*, 2010 Edition Le Préau des Collines

*Passagères*, 2010, Edition Le Préau des collines

*Fente de l'amour*, Ed. Le Frau, 2011

In revues et anthologies:

*Et si le rouge n'existait pas*, Ed. Le Temps des Cerises, 2009

Un dossier a été consacré au travail de Christiane Veschambre en 2003, dans le numéro 6 de la revue [Le Préau des collines](#).

Sur *Robert & Joséphine* lire par exemple sur le web in [Critiques Libres](#)

### Extraits de Presse

(...) ce que déploie La Ville d'après, c'est un paysage, et c'est un paysage qui doit à l'enfance (l'enfance de l'art, l'enfance de l'écriture aussi bien). À cet égard, le mot anglais pour paysage est intéressant, il offre grâce à sa morphologie la possibilité de riches variations sémantiques et linguistiques. Du côté d'inscape notamment, un concept cher au poète **Gerard Manley Hopkins**, qui fait du paysage quelque chose de plus métaphysique que géographique, quelque chose comme le dess(e)in intérieur et caché du visible. Avec un art tout simple en apparence,

Christiane Veschambre (d)écrit. Avec zoom, «de l'ensemble au détail» comme me serinait mon professeur de dessin (à l'époque on ne disait pas encore arts plastiques). Des étages de plans. D'abord un plan général, la métaphore cinématographique n'étant pas vaine, tant le début du texte fait penser au cinéma : «De l'hôtel, neuf, on voyait la ville, son fleuve, les montagnes la bordant. On restait derrière la longue et vaste vitre de la chambre, on ne pouvait pas quitter ce qui s'offrait au regard et qui était si beau». Puis un plan moyen, le grand bâtiment en bas sur la droite, «mystérieusement éclairé» (la scène d'ouverture est nocturne). Puis «on» entre, avec le on de la narration, à l'intérieur du bâtiment. Et en même temps, dans le cœur du récit. Je ne vais pas évidemment dévoiler quoi que ce soit, non qu'il faille ménager je ne sais quel suspens, mais parce que ce serait parfaitement redondant et inutile. Ce que je peux dire, c'est qu'il y a dans ce cœur une figuration magnifique de quelque chose qui touche à notre présent, à notre histoire et à «notre musique» (pour reprendre le titre du film de **Jean-Luc Godard** qui apparaît un peu plus loin dans le texte). Quelque chose qui touche à un «intime commun», ainsi que le formule admirablement Christiane Veschambre, «commun à l'espèce, on ne sait pas, un intime qui ne connaît ni le je ni le nous, plus neutre et plus réel que tout pronom, dont les livres seraient un signe, un signal». D'où je pense l'in(si)stance du «on» («on ne sait pas»), le plus impersonnel des pronoms personnels. Tout cela dans une très grande fluidité du mouvement, de l'écriture, qui jamais ne coagule dans un gros effet de sens mais reste dans le tremblé d'une expression éminemment subjective. Ce qui permet d'ailleurs à Christiane Veschambre d'employer, par exemple, le mot âme («l'agenouillement de l'âme»), ce qui chez un autre serait ridicule, voire odieux. Elle peut le faire, parce que ce mot tellement chargé pourtant fonctionne ici comme un hapax. J'appelle cela, tout simplement, la grâce ! Pour moi, l'avancée du texte comme un resserrement de la focale, avec l'arrivée «latérale» du film de Godard, conjuguée à cette affaire de hapax, est splendide. Cela témoigne d'un très grand art, et ce qui est grand c'est que ça n'a l'air de rien. Quand l'écriture arrive à une telle épure, une telle simplicité, une telle beauté, on sait qu'on tient quelque chose de vraiment précieux. C'est-à-dire qu'on ne le tient pas, non, on y tient comme à une possibilité intime, qui vous est révélée dans un éclair, une possibilité qu'on sait mais qu'on n'arrive pas vraiment à formuler, la possibilité de soi-même, à son tour et à sa façon, écrire, ou, mieux vaudrait-il dire, vivre en écriture. C'est pourquoi il est pertinent d'avoir accolé à ce premier texte (La Ville d'après) le deuxième (À propos d'écrire), qui n'est pas un commentaire ni une explication, mais plutôt une très sobre (mais emportée, à sa manière) méditation, qui vous laisse un nœud dans la gorge. Un mot de l'édition, pour finir sans finir : le livre que vous tenez dans vos mains est beau ! Une couverture noire, le titre en couleur bronze, le tout sobre et bien posé. Et à l'intérieur, un interlignage peu courant (plus large que la moyenne), très élégant. Du très beau travail. À la hauteur.

©**Eric Houser**

La Ville d'après suivi de À propos d'écrire  
Le préau des collines, La Scène Nationale Evreux Louviers, 2007  
56 pages, isbn, 978-2-914945-87-5, 10 €

---

Lettre ouverte à Christiane Veschambre  
Après une lecture de *Robert & Joséphine*  
par Sabine Bourgois

*On ne peut pas se tromper sur la nature de ce qu'on lit, c'est légèreté et c'est gravité, c'est gravité et c'est légèreté. L'art de ne pas peser en évoquant des moments graves. Il y a surtout par rapport aux précédents livres ? Une formidable réduction du texte (comme les réducteurs de têtes) et précision, concision du sens et de l'atmosphère. C'est incroyablement tenu. Tendru. Comme une corde de violon ou de violoncelle, le texte est tenu par cette tension.*

*Et en même temps, c'est aussi parfois une rangée d'hirondelles discourant sur un fil électrique. Le ciel bleu, pas seulement. Oui aussi par rapport aux autres livres il y a un bond en avant de la suggestion. Tout ce qui est suggéré en quelques mots, tout ce qui n'est pas dit et n'a pas besoin de l'être et tout ce qui figure et se détache magistralement sur la page. Je lis le texte qui s'intitule : « la veille du 14 juillet ». Une larme roule, solitaire, et je repose le livre sur l'homme en colère et la femme au charbon. Terriblement efficace ce court texte, dur comme un coup de poing et doux... comme la peau des pêches ? Un sang neuf coule dans cette histoire qui est celle de cent mille hommes avant et après L'assommoir de Zola. La larme roule qui connaît l'homme en colère et la femme qui se cache. Mais ne roule-t-elle pas plus encore de lire « plus tard dans la nuit [...] serrés sur le radeau jamais plus [...] après l'usine au café des vents mauvais » ?*

*Tu as pour toi la profondeur. L'acuité du regard. Et une force. Tu as décapé de toute ta science (le travail, la circonspection) chaque tranche, chaque épisode. C'est une épure. Les figurines taillées au ciseau, ciselées, fini cousu-main. Et puis tes mains les ont caressées, lissées, comme lorsqu'on ne peut pas partir. On reste encore un peu. L'amour est cette attache.*

*Ce que tu as réussi aussi, enfin il me semble, c'est je crois une plus grande accessibilité. La ville d'après — qui me semble un texte important — est moins accessible au grand public. Et je pense qu'une des gageures de l'écriture est de pouvoir être lue par le plus grand nombre sans pour autant avoir à faire de concession. C'est de mon point de vue l'une des raisons du succès de Colette, et d'Erri de Luca (pour ne citer que ceux-là) : ils ne semblent pas à première vue être des intellectuels ou tenir des propos intellectuels. Non ce n'est pas tout à fait de ça dont il s'agit. Faut-il écrire « cérébral » ? Ecrire que leur écriture semble peu cérébrale ?*

*Robert & Joséphine en tout cas me semble remporter ce tour de force-là : pouvoir toucher un grand nombre de lecteurs. Il n'est pas question d'écrire en vue du lecteur mais il n'est pas question non plus de le tenir à la porte, hors de portée.*